

GONG Ji-young

L'ÉCHELLE DE JACOB

Roman traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Mélanie Basnel

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DE L'INSTITUT CORÉEN DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE (KLT),
SÉOUL



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
LIM YEONG-HEE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Nos jours heureux

Titre original : *Nopgo pureun sadari*

© 2013, Gong Ji-young

Edition originale publiée en Corée par Hankyoreh Publishing
Company

© 2016, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Edition française publiée avec l'accord de Hankyoreh Publishing
Company par l'intermédiaire de KL Management

En couverture : © David Gilbert

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1136-3

1^{re} PARTIE

MON ÂME PAREILLE À DE LA CIRE

*Et nous sommes sur la terre un court instant
pour apprendre à supporter les rayons de l'amour.*

WILLIAM BLAKE

1

Tout le monde vit des moments inoubliables, de ces moments qui restent en mémoire parce qu'ils sont douloureux, parce qu'ils sont beaux ou parce que la blessure est encore à vif. S'il m'arrive de repenser à cette époque, j'ai l'impression que poussent des champignons blancs et froids dans mon cœur qui bat la chamade.

2

Cette année-là, trois personnes m'ont quitté. Par la suite, j'ai connu d'autres épreuves et d'autres morts, d'autres séparations insupportables, mais jamais elles n'ont ravagé mon existence comme celles de cette fameuse année. C'était sans doute en grande partie à cause de ma jeunesse car en ce temps-là je n'étais encore qu'un jeune novice bénédictin occupé à préparer son ordination pour devenir prêtre.

Que ce soit celle des bénédictins, des franciscains ou des carmélites, difficile de décrire la vie des religieux au sein d'un monastère, et ce même aux plus fervents catholiques. Quant à l'expliquer aux profanes, mieux vaut se contenter de leur dire qu'il s'agit de gens qui vivent en collectivité, ont renoncé au mariage et aux biens matériels, et ont fait vœu de chasteté. Certains appellent les moines « ceux qui ont quitté le monde profane pour entendre la voix la plus profonde restée jusqu'alors cachée et oubliée en eux ». Un jeune moine espagnol du début du XX^e siècle les a quant à lui définis comme étant « ceux qui ont tout abandonné en échange de la chose la plus précieuse au monde ».

Ces quelques définitions suffisent-elles pour comprendre la vie d'un être humain ? Dans ce cas-là, en ce qui me concerne, je préfère recourir à la parole de Thomas Merton, un moine trappiste qui n'hésitait pas à dire des poètes passionnés tels Baudelaire et Rimbaud qu'ils étaient pour lui des saints inversés. Il a également comparé à des moines les philosophes de son époque tels que Heidegger, Camus, Sartre, parce qu'ils cherchaient eux aussi à comprendre à tout prix la mort, la profondeur du néant des humains et leur incertitude, et réclamaient leur libération. Ces comparaisons m'ont beaucoup plu, car pour expliquer une vie, quoi de plus pertinent que de la confronter à une autre ? Par exemple, à quoi peut-on associer une rivière sinon à tout ce qui coule et change, comme le temps, la vie, le vent ou les nuages ?

Pour expliquer la vie au monastère, il faut avant tout mentionner le silence. Pendant mes années passées ici, j'ai appris que le silence n'était pas seulement le calme ou l'absence de bruit. Au contraire, il s'agit plutôt d'une écoute très attentive. Le silence est nécessaire pour percevoir le bruit au-delà du bruit, la sensation au-delà de la sensation.

Au début, lorsque je m'arrêtais de marcher au cours d'une promenade, j'entendais les bruits auparavant noyés dans celui de mes pas. Les semelles de mes sandales en caoutchouc étaient pourtant presque silencieuses, mais quand leur léger couinement cessait, je pouvais alors distinguer le son de la neige entassée sur les aiguilles de pin qui se dispersait dans l'air, des branches d'arbres nues secouées par le vent, des vers de terre qui tournaient et viraient dans les profondeurs de la terre, des racines qui s'enfonçaient progressivement dans le sol. Le chuchotement de la brise qui me caressait les oreilles était-il dû à la rotation de la Terre ? Dans ces moments-là, j'avais l'impression que l'univers, Dieu ou encore la vie dévoilaient en partie leurs secrets. Chaque fois, le ciel s'ouvrait à moi et une paix indescriptible envahissait mon cœur.

Avant cette tragique année, je m'étais relativement bien adapté à la vie du monastère. J'avais pris goût aux cinq tâches de la journée et aux cinq prières. J'étais inscrit au séminaire pour continuer mes études de théologie. C'était difficile mais cela apportait un peu de renouveau à mon existence. J'avais gagné la confiance de mes aînés moines et de mes supérieurs du monastère.

Je voulais, grâce à cet enseignement, acquérir suffisamment de clairvoyance pour comprendre le monde et l'univers. J'aimais beaucoup la bibliothèque du monastère, dont les étagères allaient jusqu'au plafond et sur lesquelles des livres contenant la sagesse des chrétiens consignée depuis plus de deux mille ans attendaient mes mains et mes yeux. Bien décidé à les lire tous, j'allais tous les jours m'asseoir dans cette pièce. Et l'après-midi, épuisé par la lecture, je me promenais dans le jardin. Là, de grands arbres cinquantenaires, silencieusement alignés, semblaient m'encourager.

Je recevais de temps en temps des lettres de mes amis d'université encore étudiants, ils préparaient le concours de la magistrature ou d'autres examens et occupaient le reste de leur temps entre institutions privées et bars où ils buvaient tous ensemble. J'avais le sentiment d'être un alpiniste parti en solitaire à l'assaut d'un sommet en les laissant à leurs jeux dans un parc d'attractions. Ça ressemblait à un luxe dont seul un privilégié peut jouir, et j'avais bien évidemment l'orgueil de me considérer comme l'élite. Chaque saison, la nature offrait des cadeaux splendides à ce garçon qui, à seulement vingt ans et des poussières, avait déjà pris goût au silence. Au moins jusqu'à cette fameuse année.

6

Il va de soi que je n'ai pas su apprécier le silence du monastère dès le début, d'autant plus que j'avais grandi dans un monde très bruyant. Si je me souviens parfaitement, encore aujourd'hui, du jour de mon arrivée, c'est sans doute en raison de ce silence. L'institution se trouve juste derrière la gare de la ville de W., à cinq minutes à pied seulement. Lorsque je me présentai à l'entrée, le moine hôtelier me dit que l'abbé m'attendait

et se leva pour me conduire auprès de lui. Ma grand-mère avait dû lui téléphoner pour le prévenir. Depuis mon enfance, je venais souvent dans ce lieu avec elle, mais alors que je m'apprêtais à y emménager définitivement, je n'éprouvais plus du tout les mêmes sentiments. Celui qui vient s'installer dans un nouveau village perçoit toujours ce que le simple voyageur ne voit pas.

L'intérieur du monastère était plus sobre que l'extérieur ne le laissait penser. Il était desservi par un long couloir sombre et calme. Sur la porte d'entrée de l'établissement étaient affichées les célèbres devises des bénédictins : *Priez et travaillez. Si vous aimez la vérité, aimez le silence plus que tout.* Le moine hôtelier me dit d'une voix monocorde : « Eteignez votre téléphone portable, s'il vous plaît. » Je sortis l'appareil de la poche de mon manteau et, au moment de le couper, j'eus l'impression que quelqu'un venait d'appuyer sur l'interrupteur de mon conduit auditif alors que je me trouvais debout en plein milieu de la cacophonie d'un marché ; par un brusque changement d'humeur, des pleurs dont j'ignorais la raison remontèrent dans ma gorge. C'est ainsi que le rideau du vacarme s'ouvrit, pour laisser le silence m'approcher.

7

Le silence ressemble à un miroir sombre qui parvient à révéler les os et la chair même à travers plusieurs couches de vêtements. D'une certaine manière, c'est quelque chose de redoutable. Lorsque je décidai de prendre l'habit de moine, j'étais plein d'admiration pour ce calme, mais je n'avais pas imaginé qu'il possède un tel pouvoir. Je ne me souviens pas précisément, mais il me semble que je me retournai alors timidement vers la gare. Le sifflet de mon train qui repartait me parut

irréel. J'eus le sentiment d'avoir laissé ma courte jeunesse dans ce train, avec le bruit, mes peurs, joies, dégoûts, angoisses, pleurs, envies, jalousies... Comme je posais un pied dans le long couloir plongé dans la pénombre, j'aperçus furtivement mon âme toute nue par l'entrebâillement des rideaux du vacarme.

8

« Pourquoi êtes-vous devenu moine ? Pourquoi avez-vous décidé de vivre dans ce monastère ? » Il est encore plus difficile de répondre à ces questions qu'à celles-ci : « Comment avez-vous vécu jusqu'à maintenant et comment allez-vous vivre ? » J'ai du mal à expliquer la raison précise pour laquelle j'ai choisi ce monastère, même si ce n'est pas sans rapport avec ma grand-mère. C'est peut-être pour ça que les gens ont inventé le mot vocation, du latin *vocare*, « appeler ». Quand on me demande : « Pourquoi êtes-vous là ? », je dis : « Parce qu'on m'a appelé, je n'ai fait qu'obéir. Oui, Seigneur, je suis là. »

9

Nous nous engageâmes dans le long couloir pour nous rendre au bureau de l'abbé. Je vis alors une personne avancer dans notre direction depuis l'autre extrémité du corridor. (J'appris plus tard qu'il s'appelait frère Thomas et était à l'époque déjà âgé de plus de soixante-dix ans. Il avait quitté son pays, l'Allemagne, et vivait en Corée depuis le temps où notre monastère se trouvait encore à Deokwon, dans la province de Hamkyeong du Sud, aujourd'hui en Corée du Nord. Vieillissant, il avait pris sa retraite et aurait donc pu se

contenter de se reposer, personne ne lui aurait fait de reproches, mais il ne s'éloignait jamais des livres et nettoyait toujours le sol de ce long couloir avec une serpillière. *Priez et travaillez*, telle était la principale devise des bénédictins, et il fut fidèle à cet ordre de tout son être, jusqu'à sa mort.) Le voir à ce moment-là, en train de passer la serpillière, me laissa une forte impression. Les rayons du soleil couchant qui s'infiltraient par la fenêtre à l'ouest adoucissaient l'obscurité grandissante, et frère Thomas me fit l'effet d'un poisson sacré qui avançait en nageant lentement. Au moment de le croiser, alors que je marchais d'un pas vif, il leva son visage ridé posé sur son corps voûté — plutôt petit pour un Allemand — et m'adressa un léger sourire. A cet instant précis, un frisson me parcourut de la tête aux pieds, et aujourd'hui encore je ne sais pas pourquoi. J'ai souvent pensé que c'était peut-être la limpidité, la clarté ou le détachement dans son regard, ou encore son sourire trahissant une simple bénédiction ou de la grâce à mon égard, que c'était sans doute un peu tout ça qui m'avait attiré et guidé pendant longtemps. Lors de l'entretien avec l'abbé, celui-ci me demanda pourquoi je souhaitais devenir moine.

— J'ai seulement envie de vivre et mourir comme ce vieux moine qui passe la serpillière dans le couloir, répondis-je.

A ces mots, l'abbé, qui buvait une gorgée de thé, suspendit son geste et me fixa. La croix posée sur son ventre rebondi tressauta subrepticement. Il sembla réfléchir pour tenter de saisir le sens de ma phrase, puis me déclara, dans un sourire :

— Je vois. C'est bien. Mais ne deviens pas comme lui trop tôt.

J'écris ce texte, installé dans mon bureau au sein du monastère. La vie est tellement imprévisible qu'on ne peut pas imaginer ce qui va se produire d'un instant à l'autre. Par exemple, jusqu'à hier encore, je n'aurais jamais cru, pas même une seconde, revivre un jour tous ces moments d'il y a dix ans.

La nuit dernière, après la prière du soir, l'abbé Samuel m'a convoqué dans son bureau. L'abbé qui m'a fait entrer au monastère a pris sa retraite et officie aujourd'hui en tant que chapelain dans un couvent du bord de mer, à Masan. Suite à son départ, notre monastère a élu Samuel qui est désormais notre abbé.

Le système d'élection de l'abbé est très particulier chez les bénédictins. Sans qu'aucun candidat ne soit sélectionné, tous les membres de l'abbaye votent pour la personne de leur choix, et celle qui obtient deux tiers des voix se voit confier la charge d'abbé et donc la responsabilité de l'ensemble du monastère. Certains prétendent que le célèbre conclave pour l'élection du pape découle de cette tradition bénédictine. *Conclave* est un mot latin médiéval qui signifie « avec clé », il désigne le lieu où les cardinaux sont enfermés à clé, de l'extérieur, pour procéder à l'élection du pape. Il n'y a alors ni candidat ni campagne électorale, et aucune discussion n'est permise pendant l'élection. Il en va de même pour les bénédictins. Si personne n'obtient deux tiers des voix à l'issue du quatrième vote, on revote alors jusqu'à cinq, six fois ou plus, et dans ces cas-là il faut la majorité des voix pour être élu. Sauf que celui qui n'est élu qu'au bout du septième vote ne recevra pas l'appellation d'abbé, il deviendra seulement prieur-administrateur, et un nouveau vote sera organisé trois ans plus tard. Cette manière de faire pour élire le guide spirituel chargé de les accompagner pendant de

longues années est singulière, mais aussi plutôt rationnelle.

En tout cas, c'est ainsi que l'abbé Samuel a obtenu son poste actuel. Lui et moi nous connaissions déjà bien lorsqu'il n'était encore qu'un jeune prêtre, et il avait confiance en moi. Sa convocation de la veille au soir n'avait donc rien de surprenant.

11

Lorsque j'ai ouvert la porte du bureau de l'abbé, j'ai tout de suite saisi qu'il m'avait fait venir pour quelque chose de peu banal. Il savait que j'étais entré, mais il a gardé le dos tourné, il regardait dehors. Derrière la fenêtre, le brouillard nocturne était en train de tomber.

Rien qu'à la vue de son dos, j'ai compris qu'il avait pris une grave décision. Son attitude était propre à celui qui s'interroge sur le bienfait de ce qu'il va faire et manque de conviction. De nature prudente, l'abbé Samuel traite toujours les choses avec calme, ce qui le fait paraître parfois un peu lent ou indécis. Aussi met-il involontairement à l'épreuve les moines au caractère impétueux ; c'est en quelque sorte une manière de tester leur patience. Néanmoins, ce soir-là, la courbe de son dos exprimait quelque chose de tout à fait différent.

— C'est père Jean. Vous vouliez me voir ? ai-je dit.

Ce n'est qu'alors qu'il s'est tourné vers moi et que j'ai pu remarquer son regard étrange. Comment le décrire ? Il s'agissait du regard d'un homme qui rentre chez lui après avoir erré longtemps dans un pays lointain.

— Bonsoir, père Jean, m'a-t-il répondu, un peu surpris et perplexe, comme s'il venait tout juste de se souvenir qu'il m'avait convoqué. Asseyez-vous, je vous en prie.

Puis il est venu s'installer en face de moi. Il a joint les deux mains, comme pour prier, et a baissé les yeux. Je n'avais aucune idée de ce dont il voulait me parler. Depuis près de vingt ans, lui et moi étions comme père et fils. C'est un homme à la fois tendre, doux et très sec. Il ne s'était jamais montré aussi ému. Je le connais suffisamment pour le dire.

— Je voudrais d'abord vous demander un service assez simple, enfin, je ne sais pas si ça l'est vraiment. En tout cas, un service officiel et un autre plus personnel. C'est pour ça que je vous ai fait venir. Le premier, c'est...

L'abbé s'est interrompu un moment. Il était sans doute préoccupé par la deuxième tâche qu'il voulait me confier.

— Le monastère de Newton, dans le New Jersey, aux Etats-Unis, m'a contacté, a-t-il repris. Le gouvernement américain a décidé d'intégrer l'opération d'évacuation de Hungnam à l'histoire de la guerre de Corée qu'il entreprend de rédiger. L'histoire du moine Marinus y figurera. On nous demande donc de fournir les textes relatant la reprise de l'abbaye de Newton par notre monastère, il y a dix ans. Vous étiez mon assistant à l'époque, vous avez donc sans doute plus de souvenirs et de documents sur le sujet que qui que ce soit. C'est pourquoi je souhaite que vous vous en chargiez.

— Entendu. Ça n'a rien de compliqué, ai-je répondu d'un ton gai pour tenter d'alléger un peu l'atmosphère. Tout doit être enregistré dans mon ordinateur, et dans ma tête aussi, évidemment.

Aussitôt, ont défilé dans mon esprit les images de Newton et d'un jour d'automne là-bas, comme un décor des moments vécus alors.

— Bon, très bien.

L'abbé a à peine esquissé un sourire et a de nouveau baissé les yeux, puis il a lentement ouvert la bouche. Il lui restait maintenant à aborder sa deuxième requête. Le

voyant tendu, mes épaules se sont crispées d'elles-mêmes. Il a enchaîné :

— J'ai beaucoup réfléchi et beaucoup prié. Et j'ai décidé qu'il valait mieux vous informer. So-hui... So-hui...

12

Comment décrire ce que j'ai ressenti à ce moment précis ? C'était comme si une massue en métal avait surgi de son visage paisible pour me frapper les joues, ou comme si la terre s'était brutalement effondrée en engloutissant tout... Je savais que l'abbé observait ma réaction, mais je n'avais déjà plus de forces et me sentais incapable d'afficher un semblant d'air serein. C'était carrément une attaque surprise. J'ai eu l'impression de fondre sur place comme une bougie. Tout ça s'était déclenché rien qu'en entendant son nom, dix ans après, et cela m'a surpris encore plus que lui.

— So-hui m'a annoncé qu'elle venait ici la semaine prochaine... et m'a demandé l'autorisation de vous voir. Comme vous le savez, toute sa famille a émigré aux Etats-Unis il y a une vingtaine d'années, je suis la seule famille qu'il lui reste en Corée. Mais elle m'a bien dit qu'elle venait vous voir vous, pas moi.

L'abbé a saisi sa tasse de thé refroidi, posée devant lui, sans doute sans réelle envie de boire.

— Elle a dû beaucoup prendre sur elle pour m'adresser une telle requête alors qu'elle est désormais mariée et mère de famille, a repris l'abbé. Je l'ai bien senti... Vous êtes tous les deux des adultes, je vous laisse agir comme bon vous semble. Si vous ne voulez pas la voir, je peux vous envoyer en déplacement la semaine prochaine, pour que vous en profitiez pour vous reposer.

— Entendu, ai-je répondu en me levant.

Je ne sais pas si j'ai réellement prononcé ce mot, « entendu », ni ce que j'ai voulu dire par là, mais je me souviens que j'ai tout de suite tourné les talons.

Un sentiment de honte m'a alors envahi, me faisant rougir jusqu'aux oreilles. Depuis quand l'abbé savait-il pour So-hui et moi ? En dix ans, je n'en ai parlé à personne. Je crois d'ailleurs que c'est grâce à ça que j'ai pu réprimer je ne sais combien de fois mon âme impatiente et ardente, emprisonner mon jeune corps au sang bouillonnant sous mon habit noir de religieux et faire comme si de rien n'était. Or, à la pensée que l'abbé, qui est à la fois mon supérieur et l'oncle de So-hui, était au courant de notre histoire depuis le début, alors que moi-même m'en souvenais à peine aujourd'hui et n'en éprouvais plus aucune émotion, j'ai soudain eu l'impression de remonter le temps jusqu'à mes vingt-neuf ans, dix ans auparavant, à cette époque où j'étais si tourmenté, persuadé que les humains et Dieu lui-même se moquaient de moi.

La rencontrer ou pas n'est rien à côté de ça. Elle est peut-être condamnée par un cancer, me suis-je efforcé de raisonner. Je n'ai même pas pu émettre un simple rire nerveux. Quelqu'un a dit : « Pour trouver votre point faible, vous n'avez qu'à chercher un problème qui vous empêche même de sourire. » Alors que je m'apprêtais à ouvrir la porte, l'abbé m'a apostrophé de nouveau :

— Père Jean, il me semble qu'elle attend la mort.

Cette phrase m'a brutalement plongé dans le choc, la culpabilité et le dégoût de moi-même, d'autant plus que je venais de supposer qu'elle était peut-être condamnée par un cancer. Ce n'était pas ce que j'avais souhaité pour elle, j'aurais aimé dire quelque chose mais j'avais déjà perdu toute capacité à répondre quoi que ce soit.

— J'ai énormément hésité à vous le dire, mais voilà, c'est fait... a lâché l'abbé. Je voudrais simplement que vous, mon père, vous sentiez libre.

Je n'ai pas pu m'empêcher de me retourner. Sa gorge s'était nouée lorsqu'il avait prononcé cette dernière phrase. Voulait-il dire par là : « Vous n'êtes pas le seul que cette histoire rend triste » ? J'ai voulu répliquer : « Et alors ? S'occuper des dossiers de l'abbaye de Newton et revoir So-hui, cela ne revient-il pas au même, au final ? », mais j'ai ravalé mes paroles.

13

Je n'avais aucune envie de regagner ma cellule monastique. Je me suis éloigné de l'aile d'habitation et j'ai marché lentement dans le jardin. Le brouillard adoucissait les contours des bâtiments et conférait à l'ensemble du monastère une atmosphère presque sacrée. Je suis passé devant les constructions en brique rouge abritant le dortoir des jeunes novices et me suis dirigé vers le terrain vague isolé et quasiment désert. Là-bas pousse un ginkgo de plus de soixante ans. A l'époque de mon noviciat, quand ma famille me manquait ou que j'étais triste sans raison particulière, je venais appuyer mon dos contre le tronc de cet arbre, le serrais dans mes bras ou m'endormais à son pied. J'y grimpais parfois pour m'asseoir sur une de ses branches. Au loin, la rivière Nakdong coulait paisiblement et, de temps en temps, le train passait le long de sa rive. Dans ces moments-là, je repensais à des ouvrages comme *L'arbre généreux*, ou *Hope for the Flowers* que j'avais lus enfant, quand je dévorais tous les textes qui me tombaient sous la main. Au dos des livres était écrit le numéro 369, de la ville de W., dans la province de Kyeongbuk, un lieu qui m'était totalement inconnu

puisque j'étais né et avais grandi à Séoul. Le petit garçon que j'étais avait-il déjà pressenti qu'il s'agissait là de l'adresse de sa future demeure ?

Pendant mon noviciat, le sifflement du train entrant en gare de W. à quatre heures quarante du matin me secouait dans mon sommeil, avant la cloche du monastère, qui tintait à cinq heures pile. Ces vingt minutes n'étaient suffisantes ni pour se rendormir ni pour faire quelque chose, et étaient tout aussi pénibles pour mon corps que pour mon esprit de jeune homme. Ce devait être durant ce laps de temps que je me demandais sérieusement si j'étais prêt à passer le restant de ma vie dans ce lieu. Je me tournais et retournais dans mon lit jusqu'à ce que j'entende clairement la cloche de cinq heures.

Au sein du monastère, le jour commence et se termine au son de la cloche. A moins d'une autorisation exceptionnelle, tous les religieux de l'abbaye se rassemblent cinq fois dans la journée pour prier. Certains novices quittent le monastère parce qu'il leur est trop difficile de se lever si tôt et de prier aussi souvent. En ce qui me concerne, certes je trouvais la cloche dérangeante mais ne la détestais pas pour autant. Au contraire, j'éprouvais même une certaine affection pour elle. Le clocher se dressait fièrement dans la lumière bleuâtre de l'aube, et le son se répandait dans l'air. Lorsque je levais les yeux vers lui, ma capuche sur la tête pour me protéger du froid matinal, j'avais l'impression que l'échelle de Jacob, seul et unique pont conduisant à l'éternité, allait descendre à travers ces tintements. Quelque chose d'invisible qu'on ne peut ni toucher ni retenir, mais qui est bel et bien là.

Il fut un temps où il m'arrivait parfois d'abandonner ce lieu, lassé du carillon. Je courais alors prendre le train, mais il était toujours trop tard et il ne me restait plus qu'à tourner les talons et quitter la gare vide. Le trajet de cinq minutes jusqu'au monastère me paraissait durer une éternité, avec le son de la cloche qui résonnait alors tel un lourd morceau de métal raclant douloureusement le fond de mon cœur pareil à un puits sec. Je ne pleurais pas, mais des gémissements filtraient entre mes dents. Le jour de ma première tentation, j'ai maudit ce tintement de cloche et pendant longtemps ensuite... j'ai continué à le haïr.

Je dois avouer que la pensée de la revoir ne serait-ce qu'une fois m'avait déjà traversé l'esprit. J'aurais aimé lui poser une question qui me tenait très à cœur et j'avais prié pour que ce soit possible. Mais à présent, cette question n'est plus. Depuis longtemps déjà. Le jeune novice qui s'était épris des pans de sa jupe flottant légèrement dans la brise, au-dessus de ses petits souliers fins aperçus à l'ouverture de la porte du train, est aujourd'hui un prêtre d'âge moyen aux cheveux grisonnants. Je l'avais laissée partir, j'avais été ordonné prêtre comme prévu, j'avais fait ma valise, puis j'avais pris le train dans cette même gare avant de monter dans l'avion pour aller étudier à Rome. Une fois mon diplôme en poche, toujours par ce train, j'avais regagné le monastère. A ce moment-là aussi, la cloche avait sonné.

Tout m'a semblé irréel. Le retour de So-hui, la mort, les retrouvailles. En sentant l'air humide aggraver ma bronchite attrapée alors que j'étais déjà affaibli par un

rhume, j'ai finalement mis ma capuche et tourné les talons vers ma cellule monastique. Plusieurs novices passant par là, les bras chargés de saucisses et de bouteilles de vin, m'ont reconnu et salué d'un signe de tête.

— Mon père, le maître souhaite faire un pot amical, m'a lancé l'un d'eux alors que je ne lui avais rien demandé.

Leur vie est comparable à celle des postulants bouddhistes. Ils doivent suivre trois années de labeur épuisant et de formation difficile, en passant par les statuts d'aspirant, de postulant et de novice, afin de pouvoir enfin prononcer leurs vœux monastiques pour une durée de quatre ans. Pendant cette période, chaque novice doit réfléchir de nouveau à son aptitude à s'engager dans cette voie. De leur côté, les dirigeants du monastère les observent pour juger de leur stabilité. Après tout, ils doivent choisir ceux qui vivront pour toujours au sein de la communauté, il est donc normal de se montrer exigeants.

— Ne buvez pas jusque tard dans la nuit, vous auriez du mal à vous lever tôt demain matin.

Les jeunes novices ont tous esquissé un sourire et m'ont répondu en chœur : « D'accord. » Peut-être grâce à la fraîcheur qui émanait d'eux, mon humeur sombre s'est un peu éclaircie. Est-ce donc ça la force de la jeunesse ? Un train entrain en gare de W.

Les étudiants de la même promotion au sein d'un monastère tissent souvent des liens étroits et incomparables. L'année où je me suis inscrit chez les bénédictins, nous étions huit candidats en tout. Le maître chargé de nous diriger – un peu comme un professeur principal – était un prêtre allemand assez âgé. Il nous réprimandait

en faisant claquer sa langue et en criant, dans un coréen encore très marqué par son accent : « Je n'ai jamais vu une classe aussi difficile et désobéissante ! Vous êtes vraiment très particuliers, vous, les étudiants de cette année ! Les novices se doivent d'obéir, et de rester modestes. N'oubliez jamais que les mots "humain" (*humanitas*), "terre" (*humus*) et "humilité" viennent tous de la même racine latine. » Conscients qu'il avait tout à fait raison en ce qui nous concernait, nous nous contentions de baisser la tête sans broncher.

Nous apprîmes plus tard que ce maître de postulat tenait le même discours chaque année et qu'à chaque fois les étudiants baissaient la tête et faisaient preuve de repentir, l'air de se dire : « Honnêtement, il a raison, nous nous sommes un peu laissés aller. » On avait même plaisanté en disant que c'était devenu la tradition des bénédictins.

Les trois années précédant le premier vœu sont un temps de dur labeur. Nous n'avions presque aucune liberté ni aucun temps ou espace personnel, et il n'était évidemment pas aisé de travailler avec des gens que nous ne connaissions pas auparavant. Heureusement, il y avait cinq prières par jour, puis des méditations et des messes, sans quoi cela aurait été insupportable. Le silence pendant les prières, qui avaient lieu de manière intermittente entre les heures de travail, apaisait en partie l'énorme fatigue causée par le programme très intense, mais aussi la colère et l'irritation naissantes entre les individus. Que nous lavions le linge, préparions les messes ou fassions le nettoyage, nous étions toujours en désaccord, tous les huit, ce qui ne nous rendait pas la tâche facile. Il n'y avait qu'une chose sur laquelle nous tombions toujours d'accord : boire et manger.

L'année de notre entrée au monastère, l'ordre des bénédictins fonda une abbaye en Chine. Tous les monastères se devant d'être autonomes économiquement, cette

abbaye développa une entreprise vinicole. Les Chinois ne consommaient pas encore beaucoup de vin à l'époque, alors notre congrégation importa deux conteneurs de sa production pour l'aider à démarrer son activité. Nous nous en servions pour la messe ou en offrions aux donateurs. Deux conteneurs de bouteilles de vin représentent une quantité énorme. La cave de notre monastère en était pleine, jusqu'au plafond. Mes sept camarades et moi nous y rendions souvent, inventant toutes sortes de prétextes pour obtenir des bouteilles et les stocker dans notre dortoir. Nous prétendions en avoir besoin pour la messe ou venir en chercher à la demande de notre maître. Toutes les excuses étaient bonnes, et nous n'en manquions pas. Le vieux moine allemand en charge de la cave à vin nous donnait tout ce que nous demandions sans émettre le moindre commentaire. Croyait-il vraiment à tous nos mensonges ou craignait-il de ne jamais parvenir à épuiser ce stock entassé comme une immense montagne, même d'ici la fin du monde ?

Dans le monastère, après la dernière prière du soir à vingt heures, venait le temps du grand silence jusqu'à la prière du lendemain matin. Nous devions éteindre la lumière dans le dortoir des novices au plus tard à vingt et une heures trente. Notre maître venait d'ailleurs le vérifier à l'heure pile avant de regagner sa cellule. Juste après son passage, nous nous levions tous les huit, obturions la fenêtre avec une couverture pour éviter que la lumière ne filtre et remplissions de vin une grande assiette creuse subtilisée dans la cuisine et qu'on utilisait habituellement pour servir les nouilles froides. On pouvait verser le contenu d'une bouteille entière dans ce récipient en inox. Nous buvions à même le plat, tour à tour, dans la pénombre. Il se vidait en un seul passage parmi ces huit jeunes hommes en pleine santé. Nous mangions aussi parfois des morceaux de saucisses récupérées dans les ateliers

de fabrication, mais la plupart du temps nous nous contentions de boire.

Maintenant que j'y réfléchis, ce vin non béni nous a sans doute donné plus de réconfort que celui bu pendant la messe. Certains soirs, nous nous moquions des vieux moines, et d'autres, nous débattions passionnément sur la foi. Il nous arrivait aussi de pleurer ensemble en écoutant l'histoire de l'un ou l'autre, tourmenté à cause de sa famille, ou de nous tourner et nous retourner dans nos lits sans trouver le sommeil après avoir par hasard abordé le sujet de nos relations avec nos mères. Nous nous sommes ainsi débarrassés peu à peu des traces qu'avait laissées sur nous le monde que nous avons quitté. Nous étions tous conscients de la difficulté du travail à accomplir et du très haut niveau auquel nous pourrions nous élever à la seule condition d'accepter de nous baisser sans fin. Tous les jours, à quatre heures quarante du matin, le train passait en secouant la terre, et à cinq heures pile, la cloche répandait dans le ciel son tintement.

Le dimanche, après la messe, on nous accordait un temps de repos. C'est sans doute pour ça qu'on nous octroyait une bouteille de vin à chaque table de quatre à l'heure du déjeuner. Comme nous étions huit, nous recevions deux bouteilles. Mais, étant donné notre consommation habituelle, c'était loin d'être suffisant. Nous buvions le vin comme si c'était de l'eau et vidions les deux bouteilles en un éclair, bien avant les autres moines, puis nous léchions les babines. Les moines âgés venaient alors discrètement poser leurs bouteilles sur notre table, sans un mot, nous adressant seulement un clin d'œil avant de sortir du réfectoire. Nous en obtenions en général cinq de cette manière. Puis, comme c'était l'occasion de boire du vin à table dans un vrai verre, de qualité qui plus est, nous apportions toujours quelques bouteilles tirées de notre stock, que nous cachions sous la table.

Nous avons beau être jeunes et habitués à boire tous les soirs, l'alcool du repas du dimanche midi rendait nos visages vermillon et nous tordait les lèvres. Un jour, lorsque nous levâmes la tête, nous fûmes surpris de découvrir notre maître debout près de notre table.

— Une bouteille par table ! Vous avez compris, une bouteille !

En effet, il y avait déjà cinq bouteilles vides sur nos deux tables. Ce jour-là, notre maître nous convoqua, nous abreuva de tous les mots de reproche qu'il connaissait en coréen et nous infligea une sanction : il nous serait désormais interdit de bavarder dans la salle de repos après la prière du soir, nous devrions aller directement dans la bibliothèque pour y étudier des livres de théologie jusqu'à vingt-deux heures. Comment aurait-il réagi s'il avait vu les réserves cachées à nos pieds ? Nous aurions sans doute été forcés de faire nos valises et de rentrer chez nous. A compter de ce jour, au lieu de boire du vin derrière la fenêtre calfeutrée de notre dortoir, nous fûmes contraints de passer nos soirées à lire dans la bibliothèque bien éclairée. Mais là encore, nous ne pouvions nous empêcher de boire. Nous prenions toutes nos précautions pour dissimuler derrière d'épais ouvrages notre assiette creuse pleine de vin, espérant éviter par là même que les effluves d'alcool ne se diffusent dans la bibliothèque. Vers la fin de cette année-là, lorsque nous nous rendîmes à la cave à vin, le moine en charge de sa gestion nous dit :

— C'est curieux, cette année nous avons consommé presque un conteneur de vin... et moi qui craignais que nous n'en venions jamais à bout, même d'ici la fin du monde ! Vous vous rendez compte ? Un conteneur ! On n'imagine pas, mais c'est énorme. C'est vraiment extraordinaire, oui, tout à fait extraordinaire !

Le temps s'écoulait ainsi et le son de la cloche continuait à résonner dans le ciel bleu. Quand il m'arrivait de lever brusquement la tête tandis que j'étendais le linge, je voyais la rivière couler et le train rouler paisiblement. De temps à autre, alors que je jouais au football avec mes congénères un samedi après-midi ou partais faire des commissions à la demande d'un moine, je me figeais parfois et restais un instant l'esprit perdu dans le vague. C'était toujours au moment où le train passait. Mes camarades me demandaient alors ce que j'avais, et je leur répondais distraitement : « J'étais en train de compter les wagons du train. » Se pouvait-il que la destination finale du convoi – la ville de Séoul où se trouvaient ma maison, ma petite sœur, mon petit frère, ma grand-mère et mon père – me manque ?

Un jour où j'allais faire une course à Daegu, je croisai par hasard à la gare de Dongdaegu une ancienne camarade de classe de l'université. Celle-ci s'étonna : « Monastère ? », puis esquissa un sourire énigmatique, l'air de penser : « Pourquoi un choix aussi irréaliste ? » Mais aussitôt, elle m'offrit un café et m'expliqua qu'elle se préparait à partir étudier en France. Elle était passée voir ses parents qui habitaient dans cette ville et retournait à Séoul. Elle avait l'intention de ne pas revenir en Corée avant au moins trois ans. Je ne sais pas ce qui me prit à ce moment-là, mais je l'accompagnai jusqu'au quai et, de là, j'agitai longtemps la main dans sa direction, restant seul et immobile au même endroit, bien après la disparition du train. J'avais peut-être envie de rentrer à Séoul avec elle. Pendant plusieurs jours, suite à cette rencontre, je revoyais son visage chaque fois que j'entendais passer le train. Comment définir ce sentiment ? Ce n'était pas une pensée dirigée vers une personne en particulier, il s'agissait plutôt d'une sorte

de nostalgie éprouvée pour le monde que j'avais abandonné, que je ne pouvais plus atteindre et dans lequel je ne pouvais plus retourner. Aujourd'hui encore, une partie de mon cœur est restée liée à ce monde, et chaque passage du train la remue comme des fleurs sauvages au bord des rails.

18

Un jour ensoleillé de week-end de printemps, mes camarades et moi allâmes pique-niquer à la campagne. Notre maître nous avait acheté plusieurs bières bien fraîches après une intense activité physique telle que nous n'en avions pas pratiqué depuis longtemps. Aussi étions-nous dans un état de fatigue plaisant. Le train qui nous ramenait à la ville de W. était bondé. Une fois monté dans le wagon, je constatai que ma place se trouvait dans un autre compartiment, loin du reste de mon groupe. Sans hésitation, j'allai m'asseoir et, enfoncé dans mon siège, bercé par le roulement du train, je sombrai dans un doux sommeil. Lorsque je me réveillai, le train avait déjà dépassé la ville de W. et arrivait à Gumi. Comprenant à la dernière minute, je sautai du train juste avant la fermeture des portes, comme un voleur en fuite. Mes camarades m'avaient complètement oublié, c'était certain.

A l'époque, les novices n'étaient pas autorisés à posséder un téléphone portable. Je n'avais donc aucun moyen de les contacter, ni la moindre pièce en poche. Heureusement, j'avais gardé le ticket à destination de W. qu'on m'avait donné avant le départ. En cas de contrôle, je comptais le montrer et expliquer ma situation, ou sinon demander à passer un coup de fil au monastère. C'est avec ce raisonnement en tête que je montai dans le train suivant, n'importe lequel, en

vérifiant seulement qu'il allait bien dans la direction opposée. J'eus la chance qu'il n'y ait pas de contrôle et que ma fatigue ait disparu depuis un moment, repoussée par mon inquiétude.

A l'approche de W., je me levai lentement pour me préparer à descendre, or le train ne ralentit pas. En fait, il ne s'arrêtait pas en gare de W. Je fus submergé par une immense colère contre moi-même. J'aurais dû vérifier qu'il faisait bien un arrêt à W. ! Une boule brûlante me traversa l'échine quand je vis défiler le monastère devant mes yeux ; le bâtiment dressé sur la colline contemplait en silence le chemin de fer. Ses fenêtres éclairées scintillaient dans l'obscurité alentour. J'eus l'impression qu'au plus profond de mon cœur jaillissait la puissante lumière de l'admiration, comme si je levais les yeux vers un paradis inatteignable et que, curieusement, pendant ce bref instant, j'apercevais clairement pour la première fois la butte depuis laquelle j'avais l'habitude de regarder passer le train. Sans moi, elle restait vide. Je ressentis une douleur indescriptible dans un coin de ma poitrine, comme le malheur et la tristesse qu'aurait éprouvés un homme chassé du monastère. Alors que je souffrais toujours d'une étrange nostalgie du monde extérieur quand je voyais passer le train depuis le monastère, maintenant que je voyais le monastère depuis ce même train, l'objet de mon manque s'était inversé.

J'allai jusqu'à Daegu et changeai de train. Ce n'est que peu avant minuit que j'arrivai devant la porte principale de l'établissement. Le soulagement prit alors le dessus sur la rancœur contre mes camarades qui m'avaient abandonné.

Les lumières du monastère étaient toutes éteintes. Un rideau nocturne d'un noir d'encre semblait avoir été tiré derrière les bâtiments et, au-dessus, de grandes étoiles brillaient en silence et en douceur ; pareilles à l'eau de la rivière, elles tournoyaient au-dessus du toit et des murs. L'univers, le calme et la présence de Dieu au sein du silence enveloppaient l'abbaye. A ce moment précis, je me dis pour la première fois qu'ici c'était chez moi et que j'y passerais le restant de ma vie. Une courte errance provoquée par le hasard m'avait apporté cette conviction et j'en restai stupéfait. Je joignis les mains et priai. « Ah, Seigneur, que votre gloire soit en toutes choses ! »

Epuisés mais comblés, imparfaits mais débordants d'énergie, novices de la vie mais en train d'apprendre qu'il fallait vivre sans jamais perdre l'enthousiasme des débuts, nous croyions avoir aperçu quelque chose de précieux que nous ne pourrions pas trouver dans la lumière du monde extérieur. Nous étions aussi courageux, téméraires même, au point de penser que nous étions prêts à risquer nos vies pour saisir la vérité. Nous voulions atteindre le sacré. Nous étions vraiment jeunes à l'époque.

Deux d'entre nous étaient particulièrement remarquables : le grand Michaël et le bel Angelo. Ces deux-là et moi étions aussi proches que des frères. Les habitants du monastère nous surnommaient même le « trio MAJ », d'après les initiales de nos noms de baptême.

Michaël, quel que soit l'endroit où il se trouvait, se distinguait toujours du groupe. Il avait étudié dans une

université très prestigieuse, si bien que tout le monde s'étonnait qu'il ait choisi la voie monacale. De deux ans mon aîné, il avait de très longs membres et était tellement léger par rapport à sa grande taille qu'il paraissait frêle et fragile. On aurait presque dit qu'il chancelait parfois. Mais son menton affirmé, son nez pointu et sa peau foncée suffisaient à convaincre qu'il était capable de surmonter haut la main toutes les épreuves de la vie de moine et devenir finalement le meilleur de nous tous.

Pendant nos années de séminaire, il sortait vraiment du lot. Même dans les cours de latin qui nous étaient pourtant les plus pénibles, il se montrait très brillant, au point de laisser pantois le prêtre professeur. Celui-ci nous servait constamment le même sermon pour nous faire culpabiliser : « Vous étudiez gratuitement grâce aux vieilles marchandes qui économisent le peu d'argent qu'elles gagnent au marché pour en faire don au monastère parce qu'elles sont convaincues que vous deviendrez des prêtres exceptionnels ! Vous n'avez pas honte ? » J'appris plus tard que les supérieurs religieux envisageaient même d'envoyer Michaël étudier à Rome ou en Allemagne, plus tôt qu'ils ne l'avaient fait pour les autres séminaristes.

Michaël se levait à cinq heures pile, juste avant les autres, enfilait ses habits de religieux, les ajustait de manière impeccable et, au petit-déjeuner, après la messe, se contentait de boire un peu de lait, contrairement à nous qui mangions du pain avec de la confiture et des saucisses. Une fois le repas terminé, il allait prier, le chapelet à la main, tout en se promenant dans le jardin à l'arrière du monastère. Après la fin de notre noviciat et notre profession de foi temporaire, on nous attribua à chacun une cellule individuelle. La sienne restait allumée jusque tard dans la nuit. Lorsque j'allais emprunter des livres à la bibliothèque, son nom apparaissait toujours dans la liste des emprunteurs précédents.

Il ne manquait jamais une seule séance de prière et, dès qu'il en avait le temps, s'asseyait dans la chapelle vide pour y méditer. Je ne sais plus précisément quand, il commença à réduire sa consommation de vin. Pendant le Carême et l'Avent, il jeûnait tous les mercredis et vendredis, et marchait lentement, la tête légèrement baissée. Il prenait plaisir à méditer profondément, c'était évident. J'avais souvent l'impression, en le voyant ainsi, de contempler le profil de l'archange Michel sur le tableau accroché dans un musée européen.

Il passait de temps en temps me voir dans ma cellule, me demandait ce que je lisais et me parlait de ce qu'il était en train de lire. Un jour, il entra avec à la main un livre de Charles de Foucauld, le fils d'une famille noble qui mena une vie dissolue pendant sa jeunesse, loin de la foi, et s'installa plus tard dans le désert pour jouir pleinement du silence, de la pénitence et de la prière.

— Jean, écoute un peu ces phrases, me demanda Michaël avant d'ouvrir son livre et de lire à haute voix : *Je faisais le mal, mais je ne l'approuvais ni ne l'aimais. Vous me faisiez sentir un vide douloureux, une tristesse que je n'ai jamais éprouvée qu'alors... Elle me revenait chaque soir, lorsque je me trouvais seul dans mon appartement... Elle me tenait muet et accablé pendant ce qu'on appelle les fêtes : je les organisais, mais le moment venu je les passais dans un mutisme, un dégoût, un ennui infinis...*

Après la lecture, il serra un moment l'ouvrage contre sa poitrine et me regarda, l'air d'espérer de tout cœur que je saisisse tout le sens de ce paragraphe.

— Ecoute encore cette phrase, Jean : *Elle me tenait muet et accablé pendant ce qu'on appelle les fêtes : je les organisais, mais le moment venu je les passais dans un mutisme, un dégoût, un ennui infinis...* Un matin, ces phrases m'ont frappé et depuis elles ne me quittent plus, c'est pour ça que je me suis engagé dans cette voie.

Avant d'entrer au monastère, je n'avais vécu qu'une petite vingtaine d'années, et ma vie n'avait en rien été dépravée ou tourmentée. Aussi ne comprenais-je pas, à l'époque, ce qui transformait la dissolution en une tristesse capable de rendre muet, et encore moins qu'on puisse en éprouver du dégoût, mais j'étais convaincu qu'il s'agissait là d'une sorte d'aveu de Michaël sur des questions essentielles dont il ne pouvait parler à personne, et que cela nous liait d'une amitié profonde, une sorte de communion, une *koinonia*. Je me contentai donc de l'écouter en silence.

21

Au côté de Michaël, on trouvait toujours Angelo. Celui-ci était petit et mince, mais son corps était parfaitement proportionné, et il avait un visage de statue : un nez plutôt long par rapport au reste de ses traits, de grands yeux profonds et limpides, des lèvres rouges joliment ourlées et des cheveux bruns un peu ondulés. Il m'arrivait parfois d'éprouver malgré moi un sentiment étrange en contemplant sa belle figure au teint clair. Pendant un temps, il laissa pousser ses doux cheveux bouclés mais, sur les conseils de notre maître et parce que les visiteurs le prenaient trop souvent pour une fille, il se les fit finalement couper. C'était bien la preuve que mon trouble n'avait rien de surprenant. En tout cas, à sa place, je ne suis pas sûr que j'aurais obéi aussi docilement à notre maître uniquement pour ne plus être pris pour une fille. Mais Angelo, lui, s'était rasé la tête sans aucun regret le jour même et nous avait montré en souriant son crâne bleuâtre.

Angelo disait qu'il se considérait comme un orphelin depuis qu'il était dans le ventre de sa mère. Lorsque le

maître lui conseilla un jour de s'inscrire au séminaire, il refusa catégoriquement.

— Je suis venu ici pour vivre comme un être de rien. Si, avant de mourir, ma mère, la seule famille qu'il me restait, m'a demandé d'entrer au monastère dès la fin de mes études au lycée, c'était pour la même raison, je crois. Je ne suis doué pour rien, je ne suis pas brillant comme Michaël, et n'ai ni le talent ni l'élégance de Jean. J'étais mauvais à l'école, ma santé est fragile, et je n'ai pas beaucoup de forces. Trois repas par jour et des petites besognes me suffisent. Le séminaire ? Je n'ai pas les capacités nécessaires pour devenir prêtre, et la simple idée de devoir enseigner aux autres m'horripile.

Curieusement, les gens avaient plus d'affection pour Angelo que pour Michaël ou moi. Pourtant, il ne respectait pas souvent les horaires, il oubliait les consignes reçues par les aînés ou les objets qu'on lui avait demandé de prendre, il finissait par énerver les personnes au caractère impétueux qui faisaient tout pour se réprimer, et il dérangeait immanquablement le bon déroulement de toutes les activités. Dans la cuisine, il n'arrêtait pas de brûler des casseroles en les oubliant sur le feu et il se fit même un jour chasser de l'atelier de fabrication des vitraux où, par manque de forces, il avait brisé plusieurs verres importés de très grande valeur. Dans les champs, il se blessa au dos au bout de quelques coups de pelle. Chaque fois, ses aînés s'exclamaient : « Rien à faire avec celui-là ! » Je l'aimais, moi aussi, ce garçon incapable de s'adapter à quelque travail que ce soit. Mais quand on me demandait pourquoi je l'aimais, je ne savais jamais quoi répondre.

Angelo... hé oui, il était comme ça. Par exemple, le Vendredi saint, jour de jeûne au monastère, il se rendait à l'infirmerie avec de ces chocolats qu'on nous donnait parfois au goûter et qu'il avait mis de côté. La plupart des malades étaient des vieux moines âgés de quatre-vingts à

quatre-vingt-dix ans, ils recevaient tous un repas, même en ce jour particulier, mais ça n'ôtait rien à l'atmosphère pesante au sein de l'établissement. Angelo, assis au chevet de ces malades, émettait son rire si singulier. Comment le décrire ? Si je devais retranscrire ce rire avec des lettres, j'écrirais *reudeudeuk reudeudeuk*. En notes de musique, ce serait un son plus aigu de deux octaves que sa voix habituelle et, en rythme, ce seraient quatre croches liées.

— Aujourd'hui, c'est le jour de la mort du Christ, prenez donc ce chocolat comme un sacrement de pénitence et de réconciliation. Vous êtes trop maigre, mon frère, ce sera donc votre pénitence. Au moment où tout le monde est plongé ainsi dans la tristesse, vous, mes frères allongés dans cette infirmerie qui souffrez presque autant que le Christ, méritez bien du réconfort. Moi qui ai du mal à supporter le jeûne, sachez que cela me console de vous voir manger ça.

Angelo déposait alors un chocolat dans la bouche des vieux moines, passant d'un lit à l'autre, et enfournait quant à lui un peu de riz et de nourriture chipés sur leurs plateaux.

— Jésus souhaite-t-il vraiment que nous subissions la même peine que celle qu'il a vécue en portant la croix sur son dos ? Qu'en pensez-vous, frère Thomas ? Quand elle a été hospitalisée, ma mère aimait beaucoup me voir engloutir du pain ou du jus de fruits apportés par des proches, alors qu'elle-même ne parvenait pas à avaler la moindre gorgée d'eau.

Si de tels propos – pouvant paraître un peu offensants pour des vieux moines qui avaient vécu toute leur vie selon les règles strictes du monastère – ne leur faisaient pas froncer les sourcils ni ciller le moins du monde, c'était sûrement grâce aux éclats de rire d'Angelo qui accompagnaient tous ses dires, me disais-je à l'époque. Son beau visage s'éclairait et d'entre ses dents

blanches et régulières jaillissait son rire si particulier, évoquant un envol de petits oiseaux, *reudeudeuk, reudeudeuk.*

22

J'ai encore une autre anecdote concernant Angelo à l'époque de notre noviciat.

Un jour, il ne se montra pas à la prière de midi. Voici comment il expliqua plus tard à notre maître le motif de son absence :

— Je suis allé donner un coup de main dans l'atelier de fabrication des saucisses. Le moine responsable m'a demandé de nettoyer la grille du barbecue, vous savez, la grille métallique dont nous nous servons parfois pour faire cuire la viande. Quand j'ai soulevé l'épaisse planche en bois qui l'avait protégée tout l'hiver, j'y ai découvert un nid d'oiseaux et, dedans, il y avait des œufs tout blancs, à peine plus gros que mon pouce. Vous imaginez ça, maître ? La mère était entrée par un trou d'aération pour y faire son nid et y pondre des œufs. Et ça... comment vous expliquer... c'était trop beau. Excusez-moi de vous le dire, mais c'était encore plus beau que l'Eucharistie, le corps du Christ, qu'on nous donne pendant la messe. Sans réfléchir, je les ai touchés. Ah, ils étaient tièdes. Puis j'ai levé la tête et là, mince, la mère, catastrophée, m'observait en tournant dans les airs. Oui, j'étais sûr qu'elle était catastrophée... Ce n'est qu'alors que j'ai compris quel crime odieux j'étais en train de commettre. Et l'oiseau a disparu dans le ciel. Alors j'ai remis la planche en bois à sa place et j'ai attendu. Un bon moment plus tard, la mère est réapparue à quelque distance. A cet instant, j'ai entendu la cloche de la prière de midi, mais je n'ai pas pu bouger. Au moindre mouvement, la mère aurait été

de nouveau effrayée et se serait enfuie. Nous sommes au printemps, mais le vent est encore froid, alors si la mère ne revenait pas, les œufs allaient refroidir, et... ça ne doit pas se passer ainsi, n'est-ce pas ? C'est pourquoi je suis resté assis sous un magnolia, aussi immobile que la statue d'un ange qui aurait été là depuis des lustres. La mère faisait des cercles dans le ciel au-dessus de moi, raison de plus pour ne pas remuer un doigt. Je me suis senti désolé et j'ai vraiment regretté de lui avoir fait peur...

Notre maître, un prêtre allemand, possédait toutes les caractéristiques d'un religieux germanique : l'esprit logique, il était très fidèle aux principes du monastère, restait toujours campé sur ses décisions, détestait maladivement la paresse, le mensonge, la violation des règles et les longs étalages de ceux qui tentent de se disculper. Il lui arriva même de renvoyer plusieurs novices pour ces raisons-là. Une fois, il y eut un novice qui respectait parfaitement les règles et s'entendait bien avec tout le monde, mais mentait souvent. Lorsqu'il déclara un jour à notre maître : « La vie monacale me plaît et j'en suis heureux », celui-ci lui répondit d'un ton ferme : « Si quelqu'un comme vous se sent bien ici, c'est sans doute le résultat d'un mauvais tour de Satan », et il le mit à la porte. Cette histoire est devenue célèbre dans notre établissement.

Il renvoya également un novice au comportement exemplaire et au très bon caractère, mais qui était entré au monastère pour suivre la volonté de sa mère, une femme très croyante, et se révélait incapable de répondre à la question : « Pourquoi es-tu là ? » Notre maître lui lança un jour : « Quel dommage, ce n'est pas vous mais votre mère qui a été appelée, ce n'était pas votre voie mais la sienne ! »

Si quelqu'un d'autre qu'Angelo avait avancé une excuse aussi longue pour justifier une simple absence à

la prière, il aurait sur-le-champ été abreuvé de reproches. Mais après avoir écouté son histoire, le maître se contenta de lui dire : « Vous rachèterez votre faute en nettoyant les chaussures de vos camarades pendant une semaine, ce sera votre *culpa*. » Le plus incroyable encore fut pour moi la suite du récit d'Angelo : tandis que celui-ci sortait du bureau du maître après avoir répondu : « Oui, à vos ordres », le maître le rappela et lui demanda :

— Alors, la mère est-elle retournée dans son nid pour couvrir les œufs ?

Comme Angelo lui répondit par l'affirmative, le maître gribouilla rapidement sur un post-it : *Il y a des œufs d'oiseau ici* et, le tendant à Angelo, lui lança : « Si on enlève la planche à nouveau, les chats risquent de les attraper et les gens de les toucher, alors collez au moins ça dessus, pour éviter que ça n'arrive. » A cause de cette histoire, nous avons été privés de saucisses grillées au barbecue pendant tout le printemps et l'été de cette année-là.

23

Michaël était entré au monastère après avoir terminé ses études universitaires, et Angelo à la fin du lycée. Ils avaient donc chacun deux ans d'écart avec moi, mais ça ne nous empêchait pas d'être inséparables. Cela ne veut pas dire qu'il n'y avait jamais aucun conflit entre nous. Je n'ignorais pas qu'Angelo se sentait parfois blessé par le discours extrêmement terre à terre de Michaël. Une fois, un novice réputé pour sa paresse dans tout le monastère confia ses corvées à Angelo avant d'aller faire un tour en ville, et cela mit Michaël dans une rage folle :

— Pourquoi diable des types comme lui entrent-ils au monastère ? Selon eux, toutes les occasions sont bonnes pour ne pas accomplir les tâches qui leur incombent et manquer la prière... Remarque, il n'existe pas d'endroit plus approprié qu'un monastère pour mener une vie de fainéant.

Angelo lui répondit alors :

— Ne dites pas ça¹, frère Michaël, c'est moi qui lui ai proposé de l'aider. Et en ce qui concerne la paresse, je suis fainéant moi aussi, je suis quelqu'un qui se contente de ce qui vient... Peut-être sommes-nous tous un peu comme ça devant le Seigneur ?

Le front de Michaël se froissa comme du papier et les vaisseaux sanguins gonflèrent sur ses tempes.

— Ne dis pas du monastère que c'est un lieu où n'atterrissent que les paresseux et ceux qui n'ont nulle part où aller. Ce n'est pas parce que tu es comme ça que nous le sommes tous. C'est une grave erreur de généraliser !

Suite à cette discussion, le visage d'Angelo resta pâle le restant de la journée. Il ne se réjouit pas, même au moment des chants grégoriens pendant l'heure de prière. Angelo avait une très belle voix, c'était d'ailleurs encore une autre raison pour laquelle les gens l'aimaient, il chantait merveilleusement bien, surtout les chants grégoriens. En tout cas, ce jour-là, après la prière du soir, Angelo vint me voir dans ma cellule et me tendit une fine tranche de riz gratiné bien sec.

— Tenez, frère Jean. Tout à l'heure, j'ai donné un coup de main en cuisine, même si ce n'était pas mon tour, et le responsable m'a offert ça. C'est vraiment délicieux.

Je pris le gratin de riz et le mangeai.

1. En Corée, on doit toujours vouvoyer ses aînés, même s'ils n'ont que quelques années de plus. (Ndt)

— C'est bon, n'est-ce pas ? Le responsable de la cuisine est quelqu'un de très gentil, j'aime beaucoup ce monastère et tous les gens d'ici.

Il émit ensuite son fameux rire, *reudeudeuk, reudeudeuk*, comme si sa mélancolie de la journée n'avait jamais existé. Je ne m'entendais pas très bien avec le moine responsable de la cuisine mais, curieusement, quand Angelo m'en parlait ainsi, la bonté potentielle des personnes qu'il désignait semblait dépasser mes idées reçues. C'était là encore un des mystérieux pouvoirs d'Angelo.

— J'ai encore mis frère Michaël en colère. Tout à l'heure, quand nous chantions les chants grégoriens pendant la prière, mon regard a croisé le sien, et j'ai voulu lui sourire, mais il s'est empressé de baisser les yeux. Il me semble qu'il a des remords. Vous connaissez frère Michaël, il s'énerve facilement, mais il regrette toujours presque aussitôt. Néanmoins, son amour-propre l'empêche de le montrer. J'ai prié Dieu d'apaiser le cœur de frère Michaël. En ce moment même, il doit être très peiné, car c'est souvent celui qui se fâche qui souffre le plus... Au fait, frère Jean, qu'est-ce que ça veut dire, généraliser ?

24

Après le départ d'Angelo, plus tard dans la soirée, Michaël me rendit visite à son tour dans ma cellule avec une bouteille de vin.

— Quand j'ai ouvert ce livre, je suis tombé précisément sur ces phrases : *Dieu est devenu homme ; oh, homme ! rends-toi compte que tu es humain ! Ton humilité réside entièrement dans le fait de te connaître toi-même.* Pfiou, je me sens mal à l'aise en ce moment. Saint Benoît a dit : « Il vaut mieux commettre une erreur avec

humilité qu'un acte de bonté avec orgueil. » Je suis vraiment gêné de m'être emporté contre Angelo aujourd'hui. Tu sais, Jean, je déteste les gens stupides, ceux qui sont lents à comprendre et m'obligent à répéter. J'ai réfléchi, c'est vrai que je suis intelligent et vif d'esprit, mais ce n'est pas le fruit de mes efforts, j'ai reçu ces dons de Dieu, gratuitement. Ce n'est pas la faute d'Angelo s'il n'est pas très futé mais, Jean, ça m'exaspère quand même, tous ceux qui n'étudient pas, se laissent aller à la paresse et disent oui à tout sans aucune exigence... Pourtant, qui suis-je pour m'énerver contre eux ? Je n'en ai pas le droit ! Je me déteste lorsque je pense ainsi, ça me met en rage contre moi-même.

25

Les rapports entre les gens sont vraiment étranges. Une fois que chacun a pris un rôle – ce qui se produit souvent dès le départ –, il le conserve quoi qu'il arrive. Par exemple, si dans ma relation avec quelqu'un je commence par écouter ses soucis, lors de nos rencontres suivantes, je serai pour lui une oreille bienveillante. Si, au contraire, c'est moi qui me confie à lui, je chercherai toujours à le voir quand j'aurai des problèmes. Avec les autres, je pouvais être agresseur ou victime, mais dans notre trio, Michaël était toujours l'agresseur, Angelo la victime, et moi j'étais entre les deux. La plupart du temps, Michaël se fâchait, Angelo se sentait blessé, et je savais que Michaël s'en voulait de faire souffrir Angelo. N'est-ce pas Cassien qui a dit : « Comment donner la qualité de *fort* à celui qui ne sait pas *supporter* le *faible* ? » Le faible était donc toujours Michaël, pas Angelo.

Ainsi, la rivière continuait de couler, le train de rouler et le son de la cloche de résonner dans le ciel. A

chaque changement de saison, il pleuvait. Un magnolia aux fleurs d'un blanc de coton qui poussait dans un coin du jardin du monastère fleurit et se fana huit fois.

26

Quand on se rappelle l'ensemble des événements et des moments qui ont changé le cours de notre existence, on se rend compte que des signes imperceptibles se sont présentés sur le chemin, ici ou là, telles des images de bande-annonce d'un film. Un peu comme on remarque avec étonnement les petits bourgeons des violettes dans des coins ensoleillés, avant même de sentir le printemps dans la brise qui nous caresse la peau.

Lorsqu'on parvient à déchiffrer les codes secrets de ces signes, il est malheureusement déjà trop tard. Ces événements sont passés et on ne peut plus revenir en arrière. C'est bien là la tragédie de la vie. Tout compte fait, l'essentiel ne se montre jamais là où nous pensions qu'il était.

Alors, par où commencer l'histoire de cette année ? De qui dois-je parler en premier ?

Le mont Buram, l'abbaye Saint-Joseph, les fleurs blanches des poiriers... Bon, commençons d'abord par son nom : Kim So-hui, Thérèse de l'enfant Jésus. La première fois que je l'ai vue, elle portait une jupe blanche qui s'arrêtait au genou et ondulait dans le vent, un gilet couleur haricot vert un peu ample, et des chaussures bateau vert clair, plates et raffinées. Elle se promenait en compagnie d'un moine dans un verger de poiriers en pleine floraison. De loin, je contemplais sa jolie silhouette frêle et élancée. De temps en temps, repoussant ses longs cheveux lisses qui lui tombaient sur les épaules, elle rejetait sa tête en arrière et éclatait de

rire aux paroles du moine qui marchait à ses côtés. C'est la première image que j'ai d'elle. A ce moment-là, j'étais très loin, mais je pense malgré tout avoir vu ses doigts à la peau claire, ses longs doigts fins qui couraient dans ses cheveux. Puis j'ai enfoui cette vision d'elle au plus profond de mon inconscient. Elle m'avait sans doute beaucoup impressionné – peut-être parce qu'elle portait en elle une imperceptible menace à ma stabilité –, sans quoi je n'aurais pas ressenti le besoin de l'enfermer ainsi dans un coin reculé de mon esprit. Ce n'est que quelque temps plus tard, lorsqu'elle vint au monastère et me posa une question épineuse, que ce souvenir tapi au fond de mon cerveau resurgit brusquement. Jusque-là, et pendant encore un certain temps après, So-hui n'était et ne fut personne pour moi.

— Il paraît que la nièce de l'abbé est venue ici pour préparer son mémoire, elle termine un master aux Etats-Unis, me raconta frère Joseph alors que je ne lui avais pas posé la moindre question. Son travail porte sur le stress des religieux. On m'a dit qu'elle irait aussi passer un peu de temps à W. Ce matin, elle est venue manger au réfectoire, et tous les frères ont affiché un immense sourire en la voyant, parce qu'elle est vraiment très jolie.

Sur ce, il s'esclaffa.

Je n'étais pas d'humeur à rire avec lui. J'étais monté à Séoul après avoir appris que ma grand-mère devait se faire opérer et j'en avais profité pour passer à l'abbaye Saint-Joseph. Le jardin de ce monastère au pied du mont Buram était magnifique, avec tous ses poiriers en fleur, mais j'avais le cœur lourd en pensant à ma famille que je venais tout juste de revoir après une très longue absence.

Si je suis entré au monastère après ma deuxième année de licence, c'est en partie à cause du comportement de ma famille, qui me faisait toujours taire et baisser la tête, et me rendait tellement mélancolique que je m'enfermais souvent dans ma chambre où je poussais à fond le volume de la radio. Mais ça n'explique pas tout.

Ma grand-mère est née dans le Nord, où nous ne pouvons plus aller aujourd'hui. Elle m'a dit qu'elle était descendue jusqu'à l'île de Geoje *via* le port de Hungnam. C'était une jeune fille intelligente, employée dans un monastère bénédictin près de Wonsan, une ville portuaire de Corée du Nord, et elle possédait le rare talent de parler allemand et anglais. Ma grand-mère a été jetée comme un baluchon sur la terre du Sud, où elle a découvert pour la première fois les haies de citronniers épineux et les camélias qui fleurissent même en plein hiver. Elle qui ne connaissait que le froid du Nord, où les tempêtes de neige s'abattent pendant six mois de l'année, a eu du mal à croire qu'il puisse exister un pays aussi chaud et verdoyant. Mon père encore bébé accroché sur son dos, elle a commencé à travailler pour l'armée américaine. Elle a gagné ainsi beaucoup d'argent et a pu ouvrir un restaurant spécialisé dans les plats de nouilles froides. Celui-ci est devenu une franchise, avec d'abord des restaurants à Geoje, Pusan puis Séoul, et aujourd'hui dans toutes les villes du pays.

Sur cette terre du Sud où elle ne connaissait personne, elle a vécu en ne comptant que sur le Seigneur, fermement convaincue qu'il n'abandonnerait jamais dans la misère et la faim l'enfant qu'il lui avait donné, me disait-elle. Mais ce sur quoi elle a surtout pu compter, n'est-ce pas plutôt sa capacité à parler allemand

et anglais ? Des compétences que presque personne ne possédait à l'époque. Et aussi l'étrange beauté dégagée par l'image d'une jeune veuve ? Elle m'aimait plus, moi, Jean, son petit-fils, qu'elle n'aimait son propre fils qui avait pourtant obligé à serrer les dents la jeune fille qu'elle était et lui avait permis de survivre.

28

Je plaisais beaucoup à ma grand-mère. Selon ses propres mots, j'étais un garçon sage, réfléchi et empli d'une foi sans bornes. J'ai grandi traité comme un prince, faveur dont n'avait pu jouir mon père – qui avait pourtant fourni tant d'efforts pour être reconnu par sa mère comme un homme digne de ce nom – ni ma propre mère, totalement soumise à sa belle-mère au point de donner l'impression d'être les quatre membres de son corps. Quand il m'arrive de penser à mes parents, je les vois comme des figurants, toujours au second plan sur l'image, et dont le seul rôle fut de m'offrir à l'autel de l'amour de ma grand-mère.

Ma grand-mère, mon père, ma mère, tout le monde m'aimait, mais je n'étais pas heureux pour autant. L'harmonie était loin de régner entre eux trois et j'étais plus profondément touché par leurs relations conflictuelles que par l'affection que chacun d'eux déversait sur moi.

Il se peut que le scepticisme sur le fait d'aimer une femme, en tant qu'homme, ait été ancré en moi dès la petite enfance. Je me rappelle un album du photographe Choi Minsik¹. Quand j'étais fatigué de lire les caractères imprimés, j'allais feuilleter un de ses livres rangés dans un coin de la bibliothèque du monastère. Je trouvais ces clichés très réalistes dans le sens où ils

1. 1928-2013. Photographie documentaire sud-coréen. (NdT)

reflètent fidèlement des tranches de vie, mais aussi fantastiques parce que en noir et blanc et donc éloignés du monde réel.

Un jour, alors que je tournais les pages d'un de ces albums, installé dans un coin ensoleillé de la bibliothèque, je découvris la photo d'un homme et une femme qui s'embrassaient fougueusement sur un banc dans un parc à Rome. Plus tard, lorsque j'irais étudier dans cette même ville, cette scène me deviendrait quotidienne, mais sur le moment, pour le jeune religieux que j'étais, vêtu de son habit de moine, ce couple étranger étroitement enlacé en public restait très choquant. La sensation de chaleur dans mon dos caressé par le soleil printanier qui filtrait par la fenêtre de la bibliothèque semblait se mêler à celle de la passion entre les deux amants, et je parvenais même à la visualiser.

C'était un sentiment vraiment étrange. D'après la légende sous la photo, le cliché avait été pris vingt ans plus tôt. Dans ce cas, ces jeunes gens devaient aujourd'hui avoir atteint la quarantaine. J'étais curieux de savoir à quoi ils ressemblaient maintenant. S'embrassaient-ils encore ainsi ? Etaient-ils toujours habités par cette même fougue ? Comment seraient-ils dans vingt ans ? Et encore vingt ans plus tard... L'infini et le fini, l'instant et l'éternité, l'amour et le temps, les fleurs roses devant la fenêtre et l'habit noir des religieux... C'était un samedi après-midi, le ciel était bleu entre les nouvelles feuilles du peuplier éclatant sous les rayons du soleil printanier.

A cet instant, je pris une résolution : je m'engagerais dans la voie religieuse non pas par manque d'attrance pour l'autre côté de la vie, mais par désir de me consacrer à quelque chose de plus durable, d'éternel même. Cette décision m'émut profondément. J'éprouvai la bravoure d'un homme décidé à suivre le chemin épineux de la solitude, après avoir renoncé à être un

individu ordinaire. Je ressentis l'enthousiasme de celui qui rêve d'aller dans le Sud admirer la mer bleue bordée de palmiers en ignorant que la plage est pleine d'éphémères, de moustiques ou de chenilles. Je ressemblais sûrement à un alpiniste irréféchi et inconscient, parti pour l'Himalaya sans se soucier du vent violent et du froid qui donnent l'impression de vous découper les joues avec un crochet de boucher.

Ah ! que ne ferait-on pas avec de l'imagination... Si je repense à ma témérité et ma confiance sans limite de cette époque, cela me donne un peu la chair de poule, mais cela m'amuse aussi. D'un autre côté, sans ce genre de mépris du danger, qui oserait faire l'ascension de l'Himalaya ou aller explorer les fonds marins ? Qui irait construire une base scientifique sur un cercle polaire ? Qui oserait faire entrer une femme dans sa vie en lui soufflant une phrase abracadabrante du genre « je t'aimerai pour toujours » ?

29

Le jour où j'aperçus So-hui, je restai délibérément une nuit au monastère Saint-Joseph au lieu de rentrer dormir chez moi à Séoul. Le lendemain matin, nous, les moines en habit noir de religieux, la capuche sur la tête, allâmes assister à la messe dans la chapelle. Les nonnes d'un couvent voisin et les fidèles en séjour dans le centre de méditation chrétienne s'étaient déjà installés. Après l'office, je descendis dans le jardin débordant de fleurs de poirier qui perçaient l'aube encore fraîche. J'avancai entre les arbres pour me diriger vers la cantine. Les jeunes feuilles vert clair et les fleurs blanches scintillaient sous les rayons du soleil matinal. Dès mon entrée dans le réfectoire, je la vis. Elle était assise à table, alors qu'elle n'avait pas assisté à la messe.

Kim So-hui. Sur son assiette blanche étaient posées quelques fraises des bois, en aussi petite quantité que pour des oiseaux, une cuillère de yaourt et la moitié d'un toast. Elle avait conscience de l'arrivée des gens qui sortaient de la chapelle et venaient prendre leur petit-déjeuner, mais, sans doute un peu trop gênée pour les saluer, elle buvait son café les yeux baissés. Son attitude trahissait l'orgueil de ceux qui savent très bien qu'ils attirent les regards admiratifs des autres. Il émanait d'elle l'éclat éblouissant des femmes pleinement conscientes de leur sublime beauté, de celle qui intimide. A la salutation joyeuse de frère Joseph, elle eut un petit sourire forcé puis inclina aussitôt la tête, les yeux rivés sur son café. Je m'efforçai de ne pas la regarder mais, peu après, je finis par la voir bâiller longuement en masquant discrètement sa bouche de ses doigts fins à la peau claire.

30

Le soir même, je repris le train et retournai dans mon monastère. Il y régnait une petite agitation. Michaël n'était pas rentré pour la prière du soir, après une sortie en ville, et il s'était apparemment fait arrêter par la police.

Notre congrégation est connue depuis le régime dictatorial de Park Chung-hee pour ses activités anti-dictatoriales, en collaboration avec les moines allemands intéressés par les droits de l'homme et la démocratisation. Ce fut notre congrégation qui projeta pour la première fois dans toute la province de Kyeongbuk le film documentaire de l'Allemand Jürgen Hinzpeter. Il avait réalisé ce film et l'avait fait sortir à l'étranger au péril de sa vie pour faire connaître au monde entier l'histoire du massacre de Gwangju. Dans

les années 1970 et 1980, les églises de Daegu où les prêtres de notre monastère séjournèrent comme missionnaires étaient placées sous haute surveillance par le gouvernement dictatorial. Au moins deux cars de police venaient se poster devant les églises à chaque messe. Mes aînés en furent longtemps très fiers, sans doute parce qu'ils affirmaient ainsi leur différence face à ceux qui votent pour le même parti politique depuis quarante ans. Mais c'était la première fois qu'un jeune moine se faisait arrêter alors qu'il avait agi seul.

Dès mon arrivée au monastère, je fus convoqué par l'abbé, et nous partîmes aussitôt dans sa voiture en direction d'un des postes de police de Daegu. Pendant les quarante minutes de trajet, l'abbé ne dit pas un mot. C'était une erreur monumentale de la part de Michaël d'être sorti en ville sans l'autorisation d'un de ses supérieurs. Qu'un tel incident se produise peu de temps avant son ordination était très grave pour l'ensemble du monastère. Transposé au monde profane, c'était un peu comme si un jeune marié se faisait arrêter par la police juste avant sa cérémonie de mariage. De derrière le volant, je sentais la crispation et la colère de l'abbé, installé les yeux clos sur le siège arrière. Je n'aurais su dire pourquoi, mais l'angoisse me serra le cœur. A présent je ne pouvais plus compter que sur l'intelligence de Michaël et son comportement exemplaire qui lui valait d'être apprécié de tous. Le seul hic, c'était que la relation entre lui et l'abbé avait commencé depuis peu à se dégrader.

Michaël manquait souvent la prière du matin et, les jours où il allait à la faculté de théologie, il ne se montrait pas non plus à celle du soir. Il avait pourtant prononcé ses premiers vœux, décidé à se dévouer corps et âme à Dieu. Une attitude aussi nonchalante signifiait donc que quelque chose ne tournait pas rond dans sa tête, et tout le monde le voyait. Même quelqu'un qui

venait tout juste de rejoindre cet ordre des bénédictins vieux de mille cinq cents ans n'aurait eu besoin que d'une journée pour s'en apercevoir.

Moi qui étais le plus proche de lui, je comprenais très bien ce qui se passait. Il lisait jusque tard dans la nuit et je le voyais parfois taper sur l'ordinateur dans la salle commune pendant de longues heures. Il devait donc avoir beaucoup de mal à se lever pour la prière du matin. Il aurait dû être traité différemment des autres, ceux qui manquaient la prière de l'aube parce qu'ils s'étaient saoulés la veille avec l'alcool fort qu'ils cachaient dans leur cellule.

Apparemment, dans le séminaire où il rencontrait son directeur de recherches deux fois par semaine, il avait fait la connaissance de nouveaux groupes, des ecclésiastiques épris de justice. Autrement dit, des individus aussi révoltés que le Christ, défenseurs des pauvres et prêts à aller dans les bas-fonds de la société pour partager la souffrance des plus démunis. Si je n'avais pas été assistant de l'abbé, je l'aurais rejoint, me disais-je souvent. A quoi servait le christianisme, sinon à aider les opprimés et les miséreux ? Malheureusement, il m'était impossible d'agir comme Michaël car j'avais toujours quantité de petites tâches à effectuer sous les ordres de l'abbé. Je n'étais pas assez disponible. Michaël, en revanche, allait boire des verres avec ces gens-là et rentrait précipitamment par le dernier train au départ de Daegu. L'abbé, contrarié, n'attendait qu'une occasion pour lui faire des remontrances, je le savais.

— Il est temps que quelqu'un remette l'Eglise catholique sur le droit chemin, tu ne crois pas ? ironisa un soir Michaël, devenu plus acerbe. Jean, j'ai l'impression que Dieu a enterré des mines partout dans ce monde qui n'est plus qu'une vallée de larmes, et qu'il n'a révélé leur emplacement qu'au pape, aux évêques et aux supérieurs de l'Eglise. Nous, nous n'obtenons que quelques

informations sur ces mines à la messe du dimanche, et toujours au compte-gouttes. Les épouses de bourgeois viennent à l'église, prient et pleurent pour les pauvres, et sortent parfois dans la rue pour distribuer de la nourriture de leurs mains délicates, mais elles ne se préoccupent pas du tout des licenciements injustes ou des maltraitements sur les employés qui ont lieu dans les usines ou les entreprises de leurs maris. Et pourtant, elles assistent aux messes, se prennent pour des disciples du Christ et n'éprouvent pas la moindre culpabilité. Voilà où nous en sommes. Et les plus grands défenseurs de ces gens-là ferment les yeux sur cette dure réalité, je parle bien évidemment des paroisses, des monastères, des évêques et des supérieurs de l'Eglise ! Si Jésus revenait dans ce monde, que leur dirait-il ? A mon avis, ils seraient les premiers à se précipiter pour le clouer de nouveau sur la croix ou l'enfermer dans un sous-sol à l'abri de tous les regards. Non, de nos jours, ces méthodes seraient trop vivement critiquées. Le plus efficace serait encore de le faire passer pour idiot par le biais des médias. Les gens chercheraient la petite bête dans le moindre de ses agissements pour pouvoir en faire des articles. Par exemple, invité dans une famille, Jésus ferait scandale en amenant avec lui Marie-Madeleine. Celle-ci verserait sur ses pieds de l'huile parfumée d'une marque de luxe, à deux millions de wons la bouteille, alors que dans ses prêches il a toujours prétendu qu'il fallait être prêt à vendre tout ce qu'on possède pour aider les plus pauvres.

Le discours de Michaël se prolongea sans fin :

— La marque et le prix de l'huile parfumée seraient rendus publics, peut-être que des expressions comme « le progressiste à l'huile parfumée » ou « Jésus et son huile parfumée hors de prix » deviendraient communes. Certains internautes le critiqueraient sévèrement en avançant qu'il suffirait de revendre cette huile pour

avoir de quoi nourrir pendant au moins un mois une trentaine d'enfants pauvres ; que Jésus avait en plus défendu la jeune femme car il s'agissait de ses pieds à lui, et pas ceux d'un autre, mais cette excuse était absurde ! D'autres internautes parleraient de la rumeur selon laquelle la relation entre Jésus et Marie-Madeleine était ambiguë, qu'elle n'avait pas été vérifiée, et que, d'après un proche de Jésus, ils auraient eu un enfant ensemble, ou quelque chose dans ce genre-là. Il suffirait de taper *Jésus de Nazareth* dans un moteur de recherche pour tomber sur une photo de Marie-Madeleine en train de verser l'huile parfumée sur les pieds de Jésus avec pour légende *Quand Jésus et Marie-Madeleine étaient ensemble*. Nous lirions des articles intitulés *Jésus est-il vraiment célibataire ?* et d'autres qui diraient : *Jésus affirme être le fils de Dieu. Un jour il ordonne de respecter la loi de Dieu, et le lendemain il déclare que cette loi ne concerne que les humains, que lui et ses disciples peuvent se comporter comme bon leur semble puisqu'ils bénéficient de l'indulgence du Seigneur. Il est tout le temps ivre et, en grand amateur de boisson, son premier miracle a été de faire apparaître de l'alcool quand sa bouteille a été vide. En moyenne, la plupart de ses disciples ont arrêté leurs études avant le collège*. Voilà comment ce serait ! Même ceux qui, au début, avaient une image positive de lui penseraient finalement qu'il exagère, qu'il est allé trop loin. Et puis, à force de n'entendre tous les jours que des informations négatives, ils finiraient par le prendre pour un cinglé... C'est ainsi qu'on tue les gens de nos jours, c'est le meurtre moderne. La croix d'aujourd'hui, ce sont les médias.

Toujours au volant, je priai intérieurement un archange, l'ange gardien de Michaël : « Je vous en supplie, protégez Michaël, faites qu'il n'agisse pas de manière trop radicale, qu'il n'utilise pas la violence, qu'il suive son chemin en restant pacifique et remporte la

victoire par la méditation silencieuse et l'obéissance absolue. »

Curieusement, au moment d'entamer ainsi ma prière, je me rappelai que l'archange Michel était le plus puissant des anges guerriers, armé d'une lance et d'une épée, combattant le mal sur la ligne de front. Je voulus alors prier saint Jean-Baptiste, mais par une drôle de coïncidence, il s'agissait encore d'une personne qui n'avait pas hésité à critiquer les hommes au pouvoir à son époque et avait lutté contre eux encore plus bravement que Jésus. Il avait même refusé de manger de la nourriture donnée par les classes supérieures. Finalement, sa tête coupée, présentée sur un plateau d'argent comme un fruit bien mûr, fut exposée aux yeux de tous pendant des festivités royales. Je me tournai alors vers Samuel, le saint de l'abbé, mais c'était également un révolutionnaire qui avait chassé du trône Saul, qui ne respectait pas la volonté de Dieu, pour le remplacer par David, un berger pauvre.

Lorsque mes pensées en arrivèrent là, un frisson me parcourut l'échine.

« La paix, je vous en supplie, la paix ! » m'écriai-je alors intérieurement, avant de me souvenir enfin de saint François, créateur de la prière pour la paix. Je décidai donc de prier ce saint-là, mais à cet instant précis sa biographie me revint à l'esprit. Comme il souhaitait devenir moine, François dépensa une grande partie de l'argent de son père en aumônes. Celui-ci, furieux, l'assigna en justice. Cet homme, riche marchand de son époque, ne put ni comprendre ni pardonner à son fils. Au tribunal, lors du procès, en entendant son père déclarer qu'il l'avait nourri, vêtu et éduqué pendant tout ce temps, François retira ses vêtements, les jeta à son père en disant : « S'il ne s'agit que de ça, reprenez ces habits », et sortit nu de la salle d'audience. Il devint ensuite religieux, comme il l'avait

souhaité. Aux yeux du commun des mortels, il n'y avait rien de plus violent, plus cynique et plus immoral. Peut-il y avoir comportement plus fou que celui-là ? Quelle honte son père dut ressentir !

J'abandonnai donc tout espoir de prière. De toute façon nous arrivions au poste de police, à Daegu. A mon grand étonnement, Michaël était assis, l'air calme. Mais dès qu'il aperçut le visage de l'abbé, il se crispa. Je tremblais moi aussi de tout mon cœur, car je savais mieux que quiconque quels espoirs l'abbé avait mis en Michaël.

Contrairement à ce que j'avais craint, la police ne l'avait arrêté que pour lui donner une leçon. Dans une banlieue de la ville, une employée d'une usine de textile tout juste licenciée par sa direction était montée en haut du poteau électrique d'une ligne à haute tension en signe de protestation. En bas manifestaient les membres du syndicat virés en même temps qu'elle. Michaël leur rendait visite chaque fois qu'il en avait le temps, mais ce jour-là des policiers avaient tenté de faire descendre l'employée de force, à l'aide d'une grue. Les membres du syndicat en étaient venus aux mains avec les forces de l'ordre, et Michaël s'était fait embarquer lui aussi, son seul tort étant d'avoir été là à ce moment-là.

La contribution de notre monastère à la vie de la région n'était pas négligeable et notre abbé connaissait beaucoup de personnes influentes, mais ces soutiens ne furent pas nécessaires pour libérer Michaël après un incident si anodin. Nous pûmes donc le ramener au monastère sans aucune difficulté. De toute façon, le problème n'était pas que la sanction pénale soit importante ou pas, mais plutôt que, une fois qu'un religieux a prononcé ne serait-ce que son premier vœu, il se doit d'être entièrement dévoué à Dieu, corps et âme. Voilà pourquoi l'obéissance absolue est primordiale.

A l'époque où nous étions encore débutants, notre maître nous racontait souvent cette anecdote sur un moine : il y a environ mille ans, dans un monastère bénédictin, un des moines s'élevait dans les airs, enivré par la joie, dès qu'il entendait des mots comme Jésus, Saint-Esprit, Dieu, etc. C'était sûrement une conséquence de la grâce de Dieu mais cela gênait les autres moines de l'établissement car ce phénomène miraculeux dérangeait leurs prières, leurs messes et leur silence. Sans doute y avait-il aussi de la jalousie. Ils devaient se demander pourquoi Dieu avait offert ce don à ce seul moine.

Le jour anniversaire de la fondation du monastère, une immense croix d'une tonne devait être installée sur le toit de l'abbaye. Le moine se porta volontaire pour accomplir cette tâche. Tous ses camarades réunis dans le jardin crièrent : « Jésus, Saint-Esprit, Seigneur... » et son corps s'envola. Il portait la lourde croix dans ses bras et la posa sans difficulté sur le toit avant de redescendre sur terre. L'atmosphère se refroidit brutalement. Tous les moines lui tournèrent le dos et retournèrent dans leurs cellules. Après avoir longuement réfléchi, son supérieur le convoqua et lui ordonna la chose suivante : « A compter d'aujourd'hui, vous ne devez plus jamais vous élever dans les airs ! »

Il ne s'agissait pourtant pas de magie, et ce n'était pas non plus quelque chose qu'il avait voulu, de plus il avait utilisé son don à bon escient, mais il avait prêté serment en prononçant ses vœux et devait obéir à son supérieur quoi qu'il en soit. Il se boucha donc désormais les oreilles, pour ne plus entendre les mots « Saint-Esprit, Seigneur, etc. », et attacha même son corps au sol. En

général, à ce niveau de l'histoire, notre maître s'interrompait et nous regardait tous à tour de rôle avant de conclure : « Plusieurs dizaines d'années plus tard, ce fameux moine devint un saint. »

Nous qui étions encore jeunes à l'époque plaisantions entre nous au sujet de cette histoire : « Si ça se passait aujourd'hui, il ne serait pas forcé d'obéir, il n'aurait qu'à mettre une vidéo de son miracle sur Internet et avec l'argent que lui donneraient les fidèles de tout le pays, il pourrait construire son propre monastère dont le sol serait un coussin de billets... » et nous éclatons de rire. Mais en réalité, cette anecdote nous faisait tous beaucoup réfléchir.

Etre et vivre ensemble ne sont pas choses faciles. Malgré le scepticisme de certains qui pensent que l'obéissance est aujourd'hui démodée, celle-ci s'avère néanmoins un excellent moyen de gérer un organisme, et ce depuis plus de mille cinq cents ans.

— Allez vous coucher, nous discuterons demain après la prière du matin, lâcha l'abbé d'un ton glacial.

Michaël ne baissa pas la tête.

32

Angelo faisait les cent pas à l'entrée du parking. Une fois que l'abbé fut dans le bâtiment, nous nous dirigeâmes tous les trois – comme si nous nous étions donné le mot – vers l'atelier de fabrication des bougies où Angelo avait été affecté depuis peu, dans cette salle où flottait en permanence une odeur aigre-douce de miel brut.

— Vous avez faim ? s'enquit Angelo en nous tendant une assiette de *kimbaps*. Le responsable de la cuisine m'a donné ça.

— Merci, mais il ne resterait pas plutôt un peu de vin ?
Michaël but mais ne toucha pas aux *kimbaps*.

Si je me souviens encore si précisément de ce jour-là, c'est parce que j'avais encore du travail et que je n'ai pas pu m'attarder et boire avec eux jusqu'à la fin de la soirée. En ce temps-là, l'alliance intermonastères avait conseillé à notre abbaye de reprendre celle de Newton, dans l'Etat du New Jersey aux Etats-Unis. En tant qu'assistant de l'abbé, je devais rédiger un rapport au sujet de ce monastère et préparer les documents nécessaires à mon supérieur pour présider la réunion du lendemain. Mon court séjour à Séoul pour l'opération de ma grand-mère et l'aller-retour jusqu'à Daegu pour récupérer Michaël m'avaient fait prendre beaucoup de retard. Je m'appêtais donc à passer la nuit à travailler et ne pouvais pas me permettre de rester boire en leur compagnie, à mon grand regret.

L'abbé avait été très déçu par Michaël, je me disais que je devais de mon côté le rassurer sur ma fiabilité, sans quoi la situation de mon ami allait encore empirer. Il me fallait désormais gagner la confiance totale de mon supérieur, c'était le seul moyen de pouvoir ensuite défendre efficacement Michaël lorsqu'il m'interrogerait à son sujet. C'est en tout cas ce que je croyais.

— Plus j'en apprends sur cette affaire, plus je trouve ça absurde, s'indigna Michaël. Vous savez, le patron qui a licencié cette ouvrière, eh bien j'ai entendu dire qu'il était catholique pratiquant et avait fait un don très généreux à notre monastère. Quand on gratte un peu le vernis de la réalité, on s'aperçoit que ces gens qu'on appelle des capitalistes n'ont vraiment aucune conscience morale. Il faut être humain avant d'être capitaliste. Du jour au lendemain, ce patron a viré des employés qui travaillaient pour lui depuis vingt ou trente ans, sous prétexte que la conjoncture économique n'est pas bonne. Et il utilise les bénéfices de son entreprise pour construire une nouvelle usine au

Myanmar. Quand je suis arrivé sur les lieux de la manifestation, j'ai vu ces ouvriers en lutte qui ne se nourrissent que de *ramen* et ne reçoivent le soutien de personne. La jeune femme perchée sur le poteau électrique ne pouvait pas se laver et devait se débrouiller pour faire ses besoins là-haut. Quand je pensais à ça... Je ne pouvais pas fermer les yeux là-dessus. Les employés n'ont rien volé à leur patron, ils ne lui ont pas demandé de les nourrir gratuitement, ils veulent juste travailler, c'est tout. Et pourtant, encore aujourd'hui les policiers ont confisqué le repas destiné à la jeune femme, là-haut. En voyant ça, je n'ai pas pu rentrer au monastère, même si je savais que j'allais rater la prière du soir. Ça n'avait pas de sens de tourner le dos à ces gens uniquement pour revenir ici à temps...

Michaël se prit la tête dans les mains et se frotta les cheveux. Angelo souffla, les larmes aux yeux :

— Non, en effet ça n'avait pas de sens, à votre place j'aurais fait pareil. Frère Michaël, vous avez bien agi.

— Bien sûr, je sais que je suis sorti sans permission et que, sans le vouloir, j'ai causé du tort aux membres du monastère, j'en suis désolé. Mais pour la première fois j'ai regretté mon statut de religieux. J'ai enfilé la robe noire pour consacrer ma vie au Christ, j'ai renoncé à tout et je suis entré ici pour vivre selon sa volonté, et voilà que cette robe de moine est un obstacle pour aider les gens pauvres, alors que c'est justement ce que Jésus a ordonné, c'est absurde !

Nous gardâmes le silence un moment, puis la discussion reprit. Je me levai le premier pour regagner mon bureau. Comme il ne restait que la moitié de la bouteille de vin lorsque je les quittai, je crus qu'ils allaient bientôt aller se coucher. Quant à moi, je rédigeai un rapport à partir des documents en anglais et en allemand, tout en buvant plusieurs tasses de café très fort.

La cloche sonna pour signaler la prière du matin. Je me rendis compte que je m'étais endormi la tête posée sur mon bureau. Je me précipitai dans la salle de prière. Angelo était déjà là mais avait une mine affreuse. Il m'adressa un clin d'œil et je compris qu'ils avaient ouvert plusieurs autres bouteilles après mon départ. Michaël ne se montra pas. Le regard d'Angelo croisa le mien, nous étions inquiets tous les deux. L'abbé fronça les sourcils en nous voyant échanger des coups d'œil.

Nous disposions d'une vingtaine de minutes de pause entre la prière du matin et la messe. Angelo en profita pour courir à toutes jambes vers la cellule de Michaël, tandis que j'allais dans mon bureau préparer une tasse de café dans laquelle je mis deux fois plus de poudre. C'était un peu exagéré, mais Michaël et moi devions à tout prix sortir de la léthargie, c'était indispensable.

33

Nous réveillâmes Michaël, lui fîmes boire de force le café serré et le mîmes en position *statio* dans le couloir avant le début de la messe.

Pour parler de ce qui se passa ce jour-là, je dois d'abord vous donner quelques explications sur la position *statio* – et j'en appelle à votre indulgence. Ce concept vient du mot latin *stare* qui signifie être debout et qui occupe une place importante dans la vie du monastère. C'est une tradition particulière aux monastères bénédictins. En général, dans le monastère, la cloche sonne cinq minutes avant la prière. Tout le monde cesse alors toute activité et vient faire la queue dans le couloir devant la chapelle, le livre de prières à la main. Lorsqu'un novice ouvre enfin la porte de la salle, on entre un par un. Cela se répète trois fois par jour,

pour la messe du matin, la prière du soir et la dernière prière avant le coucher. Cette longue queue dans le couloir n'est pas une simple file d'attente. Si nombreux soient les moines, ils restent tous là, dans le silence le plus total, le but étant de se recentrer avant la messe ou la prière. Pour la messe du matin, ils peuvent ainsi focaliser toute leur attention sur le Seigneur, et lors des prières du soir, ce temps leur permet de faire le bilan de leur journée.

Notre monastère est doté de hautes fenêtres donnant sur l'ouest, ce qui offre un changement net en fonction des saisons. Une fois passée l'équinoxe de printemps, les rayons du soleil qui filtrent par les vitraux teintent les fenêtres du côté est du couloir, puis ces faisceaux s'étièrent de plus en plus jusqu'en automne, avant de rétrécir de nouveau. Grâce à ce phénomène, je peux reconnaître les saisons et me remémorer quantité de souvenirs.

En été, les moines qui transpirent toute la journée dans les rizières, la cuisine ou toutes sortes d'ateliers de fabrication rentrent dans leurs cellules bien avant l'heure de la prière, se lavent, enfilent un habit propre et se réunissent dans le couloir. Un parfum de lotion pour homme envahit alors les lieux. C'est surtout dans ces moments-là qu'il m'arrive de me dire que les délices de la prière et de la vie collective reposent probablement sur ces instants suspendus. Un jour, un moine bouddhiste vint en visite dans notre monastère et dit du *statio* que c'était ce qui l'avait le plus marqué, qu'il s'en souviendrait longtemps. Alors qu'il grimpait la pente menant à notre monastère, il croisa un homme en habit usé de paysan, une pelle couverte de terre à la main, et le salua, pensant qu'il s'agissait d'un ouvrier agricole des alentours. Or, à l'heure du *statio*, il revit cet homme, totalement métamorphosé : il s'était douché et avait revêtu la robe blanche, l'uniforme d'été du monastère. Le moine bouddhiste s'en trouva agréablement surpris.